

# Dettes de sang

Avachi à l'arrière d'un Uber, je broyais du noir en regardant défiler le paysage. J'avais passé la nuit dans un cercle de poker clandestin, un clandé comme on disait à l'époque, et c'était la troisième fois ce mois-ci que je me faisais lessiver. Comme dirait mon boucher, qui a toujours une phrase pour chaque situation : « Une poisse pareille m'sieur Moulinet, c'est à se truffer le cul à coup de saucisses ». Non seulement j'n'avais plus un carreau mais, cerise sur ce putain de cake, j'avais emprunté, pour jouer, un très gros paquet d'artiche à un type à qui je n'aurais pas dû. Un type que j'aurais dû rembourser hier soir mais je n'étais pas allé au rendez-vous. Je n'en menais pas large car le gus n'était pas du genre à vous envoyer une lettre recommandée pour vous dire que vous avez un retard de paiement. S'il ne me faisait pas flinguer, ce serait Ravinsky qui le ferait, Suzy, mon amie d'enfance, ma sœur, mon frère, et mon associée également. Nous avons monté notre agence de détectives il y a de ça vingt piges. « Moulinet-Ravinsky - Enquêtes et filatures ». Elle était mon meilleur pote et moi sa meilleure copine, ou l'inverse, tout dépendait du taux d'alcool qu'on avait dans le sang. D'aussi loin que je me souviens, nous avons toujours joué les détectives en se jurant qu'un jour on en serait pour de vrai, et c'est ce qu'on avait fait. Dans les années quatre-vingts nous étions fans du célèbre détective privé américain Mike Hammer, moustache bien taillée, chapeau légèrement de travers, et sa secrétaire Verra. Les parents de Suzy étaient des musiciens qui passaient tout leur temps loin de chez eux pour des concerts, ils avaient demandé à mes parents s'ils pouvaient s'occuper d'elle pendant leur tournée. Fils et fille uniques nous étions inséparables, comme frère et sœur.

Notre première enquête remontait à la primaire. C'était le jour où le goûter de cette gourdasse de Véronique Contamin avait mystérieusement disparu de son cartable. Nous avons alors mené l'enquête et rapidement trouvé le coupable. C'était ce goinfre de Nicolas Banach que nous avons confondu grâce à la confiture de mûres séchées autour de sa grosse bouche molle. Ravinsky était même allée jusqu'à l'embrasser pour vérifier qu'il s'agissait bien de la confiture de mûres. Comme ce pachyderme continuait à nier, Suzy lui avait maquillé un œil en noir à coups de poings pour qu'il avoue. Elle l'avait ensuite obligé à apporter un goûter à Véronique Contamin tous les jours d'école pendant un mois. La castagne c'était son truc à Ravinsky. Je ne suis pas contre une bonne baston de temps en temps mais je m'en passe volontiers. Ça abîme les fringues et ça pète les lunettes. Svelte, belle, athlétique, Ravinsky n'avait peur de rien ni de personne. Tous les garçons de l'école l'évitaient comme une maladie vénérienne. Ils l'avaient surnommée « casse-museau ». Elle m'avait souvent tiré de situations difficiles en distribuant des patates comme des cartes à une table de poker.

Le succès de l'affaire Contamin avait rapidement fait le tour du bahut et les demandes d'enquêtes tombaient comme des mouches dans un spray de Baygon vert, ou rouge ? Allez savoir laquelle des deux couleurs butte les mouches ou les mille pattes. On nous sollicitait pour retrouver une trousse volée, un chat disparu, des billes, un yoyo... On se faisait payer en bonbons, en tickets de bus ou en devoirs et les affaires étaient florissantes. On avait une cote d'enfer.

A l'adolescence j'adoptais le look Mike Hammer. Pardessus beige, chemise-cravate et chapeau de feutre. Look qui me valut très rapidement le surnom de Paul Moulimeur. Hélas pour la moustache, malgré des semaines sans me raser, j'obtins avec peine un ridicule petit anchois filiforme que Suzy me supplia de raser. De son côté Ravinsky se découvrit une passion pour la musculation et les sports de combat. Lorsque mes premières petites amies défilèrent, Ravinsky ne se montra pas jalouse et je ne le fus pas plus avec les siennes, bien que des fois nous draguions la même fille. Les années passèrent. Pendant nos week-ends et nos

vacances nous enquêtions sur des affaires que nos potes nous confiaient. Un voleur de shit, une tromperie, une mobylette volée... On s'éclatait. Mais lorsque le lundi matin arrivait, c'était un déchirement pour nous de reprendre nos jobs chiants à mourir. C'est comme ça qu'un beau jour, nous avons monté notre agence de détectives privés.

Voilà, je vous ai raconté l'essentiel. Maintenant revenons à notre histoire.

J'avais promis à Ravinsky de lever le pied sur le poker et je ne l'avais pas fait. Ça me faisait vraiment chier de la décevoir. Elle n'allait pas me faire de cadeaux. Je puais l'alcool, la sueur et la clope. Tout ce que je voulais c'était me coller sous une douche et m'affaler quelques heures dans le vieux canapé moelleux du bureau avant l'arrivée de notre prochain client. Un pauvre bougre qui soupçonnait sa femme de le tromper. Je n'avais pas eu à consulter bien longtemps le dossier que Ravinsky m'avait envoyé sur mon smartphone pour savoir qu'il était encorné comme un élan. Rien qu'en jetant un œil à la photo du type, je savais que sa bourgeoise se faisait savonner ailleurs et que mon client n'était pas le plus heureux des trois. L'expérience de la tristesse !

Malgré la musique dans mes oreilles j'entendais le chauffeur me bassiner avec sa vie merdique. Pour faire court, ses mioches, apparemment aussi cons que des ventouses à chiottes sans manche, passaient leur temps à fumer de l'herbe et à glander dans le canapé. Sa femme, apparemment chaude comme une plancha, jouait à touche nombril avec le voisin pendant que lui se cassait l'enclume à ramener le blé à la maison. Passionnant.

– On y est « chef », me lança le chauffeur comme si nous étions des vieux potes d'armée.

J'ai toujours détesté cette expression de merde et cet enfoiré m'a servi du « chef » durant tout le trajet en m'expliquant comment réduire les embouteillages, soigner le Covid, diminuer l'emprunte carbone et réduire le chômage. A l'écouter, ce type était un putain de génie qui aurait dû bosser à l'ONU ou à l'OMS plutôt

que de trimbaler des alcoolos de mon espèce. Je comprenais maintenant pourquoi sa bourgeoise s'envoyait en l'air avec le voisin. J'avais envie de lui souder sa boîte à conneries mais je n'avais pas la force de me lancer dans une conversation stérile qui se serait terminée par des insultes sur nos mères respectives. J'étais fatigué et pressé de ne plus l'entendre geindre avec sa voix de crécelle qui alimentait ma migraine comme un foutu marteau-piqueur. J'ouvris ma portière et m'extirpai du véhicule climatisé avec soulagement. Je retirai de mes oreilles les AirPods low-cost qui braillaient Promised Land d'Elvis Presley et je les fourrai dans la poche de mon pantalon en lin froissé. C'était le petit Enzo qui m'avait offert ces merdes. Un gentil gamin fou de technologie qui habitait avec sa mère au-dessus du bureau. Il m'avait assuré qu'avec ça je serais dans le coup. Tu parles Charles ! Je passais mon temps à les chercher partout pour les recharger. Encore des contraintes que je n'avais pas avec les bons vieux écouteurs filaires qui s'entortillent au fond des poches et qu'il faut dénouer pendant des heures en râlant. Autant que vous le sachiez tout de suite, j'adore râler. On peut même dire que je suis passé maître en matière de râlage. Je râle du matin au soir et du soir au matin et encore plus quand je suis débouloonné. Je râle pour tout et pour rien, mais surtout pour rien. C'est une seconde nature. Dès qu'on me dit quelque chose, avant même de savoir de quoi il s'agit, je râle et je souffle. Un vrai ventilateur ! Alors quand je vois des livres qui vous expliquent comment arrêter de râler ça me rend dingue et je râle encore plus. Je m'étirais en grattant compulsivement ma barbe naissante et baillais à m'en décrocher la mâchoire. La chaleur matinale déjà écrasante de ce mois de juillet caniculaire m'est tombée dessus comme un rappel d'impôts impayés. Pas le moindre souffle d'air, l'enfer. Cela faisait trois semaines que la canicule s'était abattue sur Lyon sans prévenir personne. Les as de la météo n'avaient rien vu venir et tout le monde les avait traités de connards incompetents. Sale job que font ces gars-là. De toute façon, quoiqu'ils aient pu dire, ça leur aurait pété en pleine gueule parce que même s'ils avaient vu venir la canicule on les aurait quand même traités d'abrutis, en leur reprochant de ne pas l'avoir vu venir plus tôt, le temps

qu'on s'organise pour rafraîchir les vieux et les gniards. Du coup le directeur de Météo France passait toutes ses journées sur les plateaux climatisés de BFM TV pour tenter d'expliquer en long, en large, en travers, et même en diagonale pour les plus cons d'entre nous, pourquoi il faisait si chaud et comment se protéger de la chaleur en se mettant à l'ombre, en buvant de l'eau et en se réfugiant dans les centres commerciaux climatisés. Merci papa ! On avait bien besoin d'un coincé du fion comme toi pour venir nous dire à la télé ce qu'on doit faire quand il fait chaud. C'est vrai quoi, des fois qu'on resterait piqué comme des abrutis en plein soleil en se demandant « Mais bordel qu'est-ce qu'il fait chaud, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour me protéger du soleil ? »

Du coup la ville marchait au ralenti. Les gens devenaient complètement maboules et perdaient tout sens de la mesure. La rupture de stock généralisée des climatiseurs dans tout le pays n'avait rien arrangé. Les gens s'énervaient pour un rien, une place de parking, une queue de poisson, un regard de travers...

Tout était bon pour tabasser son prochain et se défouler un peu malgré les quarante degrés à l'ombre.

– Bonne journée « chef », me lâcha une nouvelle fois mon connard de chauffeur en démarrant son Uber hybride aussi moche que ma tante Barbara.

Je lui tendis mon majeur bien haut en traversant la rue pour qu'il voit bien dans son rétro que c'était pour lui. Ensuite je priai le Dieu des menteurs pour ne pas croiser Ravinsky en rentrant au bureau. J'étais rincé et j'n'avais aucune envie de me lancer dans une explication boiteuse qui, de toute façon n'aurait pas tenu dix secondes. Perdu dans mes pensées, je ne vis pas le gros SUV BMW venir piler violemment devant moi. Deux types, avec des gueules à vous filer la courante sous Imodium, sortirent de la caisse aussi vite que cet abruti de Flash Gordon pour venir m'encadrer, histoire qu'il ne me prenne pas l'envie de me tirer. Qui étaient ces types ? Je savais qu'avec mon métier je m'étais fait pas mal d'ennemis, du genre tous les maris trompeurs qu'on avait coincés en flagrant délit de radada avec

une sauterelle de trente piges de moins qu'eux, mais de là à venir m'enchrister en bas de chez moi au lever du phare, fallait oser. Quand je vis la trogne du troisième larron sortir de sa caisse de rupin en s'allumant une clope, je soupirai longuement. La matinée allait être longue et je n'étais pas encore couché.

– Salut Moulinet. On t'a attendu hier soir !

– Je sais Lorenzo mais j'ai eu comme une sorte d'impondérable, tu comprends, un empêchement de dernière minute et, tu ne vas pas me croire, mais je te jure que c'est la vérité, j'n'avais plus de jus dans mon téléphone pour te prévenir.

Ce connard de Lorenzo s'approcha de moi et me souffla longuement la fumée de sa clope en pleine tronche. Je toussais comme un tuberculeux en fin de vie.

– Tu as raison sur un point Moulinet, je ne crois pas à ta putain d'histoire. Allez, monte dans la bagnole, le boss veut te voir.

– Quoi, maintenant ?! Putain les gars je suis vanné, je tiens plus en l'air. Soyez sympa, j'allais me pieuter. Voilà ce que je vous propose, je vais me foutre un coup de traversin et vous revenez me chercher dans deux heures, ça va ?

– Monte dans cette putain de caisse Moulinet avant qu'on t'y fasse monter à coups de lattes.

J'n'avais pas le choix, ces mecs étaient tout sauf des comiques. Adieu douche fraîche, canapé moelleux, et bonjour les emmerdes.

On est allé direct là où je ne voulais pas aller. Chez Tony Barazano. L'enflure à qui j'avais emprunté le fric pour jouer au poker.

Un salopard de première catégorie qui, en plus de distribuer la drogue du caïd de Lyon Balthazar Salisse, prêtait de l'argent à très court terme à un taux proprement scandaleux.

Ceux qui ne payaient pas dans les délais avaient de sérieux ennuis de santé. Le truc de Barazano c'était le sécateur. Ce maboul en liberté vous coupait un doigt

par semaine de retard de paiement. Il avait vu ça dans « Arnaques, crimes et botanique », un film de gangsters qui l'avait inspiré. Si vous teniez à garder quelques fingers accrochés à votre main, le calcul était vite fait. Et comme si cela ne suffisait pas, ce dingue coupait les knerta des gus devant un micro pour pouvoir réécouter à loisir le bruit du sécateur sectionnant la chair, les tendons et les os comme du petit bois sec, le tout accompagné des hurlements des types qui promettaient de lui rapporter la thune dans la journée. Tu m'étonnes !

Je lui devais quand même la bagatelle de quinze mille boules. Une paille pour cet enfoiré mais la fortune des Rockefeller pour mézig et j'étais censé le rembourser hier soir. J'avoue que je ne brillais pas. J'essayais de savoir lequel de mes foutus doigts me manquerait le moins, mais bordel c'était pas facile ! Posez-vous la question et vous verrez que vous aurez de très bons arguments pour chacun de vos boudins. Quand les gros bras me poussèrent dans le bureau de Tony, ce dingue était en train de s'enfiler un bol de céréales avec du lait. Vous le croyez ça ? Sur son burlingue, il y avait la photo de ses gosses et de sa femme dans leur piscine, un iPad et un sécateur plaqué or parce que, d'après lui, ça fait plus chic de couper des doigts avec de l'or. Quel taré ! Quand il m'aperçut dans l'encadrement de la porte, il releva le museau de son bol et hurla.

– Moulinet !!! Mon détective préféré. Ramène ton cul par ici ma poule. Moi je vous le dis, une enquête de qualité s'achète chez Moulinet ! Qu'est-ce qu'il me faisait marrer ce Coluche. Les comiques d'aujourd'hui me font tous chier avec leur standup de merde et leur micro à la main. On dirait qu'ils parlent dans un putain de gode. Pas vrai Moulinet ?

– Je sais pas trop Tony, ce n'est pas le genre de trucs que j'écoute. En revanche, je suis sûr que Coluche ne disait pas Moulinet mais Moulinot.

– Ah ouais t'es sûr ? Et ben moi tu vois, je suis sûr que tu me dois de la thune Moulinet. Et pas qu'un peu ma couille. Quinze mille E ma grosse, ça commence à faire du vermicelle ça. En plus Lorenzo m'a dit que t'étais pas venu au rendez-

vous hier soir. À quoi tu joues Moulinet ? Tu me déçois mon grand. On a toujours été des amis toi et moi, non ?

– Écoute Tony, je sais que je te dois de la thune et je...

Ce salopard m'a coupé la parole comme si ce que je lui racontais n'avait aucun intérêt.

– Tu as déjeuné ma couille ?

– Non Tony je n'ai pas déjeuné.

– Tu sais que le petit déj' c'est le repas le plus important de la journée.

– C'est ce qui se raconte en effet mais on raconte tellement de conneries.

– Comment ça se fait que tu n'aies pas déjeuné Moulinet ?

– Parce que je sors de chez le Chinois Tony. J'allais me pieuter quand tes trois copines sont venues me chercher en blablacar pour m'emmener danser.

– Qu'est-ce que c'est que ça le blablacar ? Ce n'est pas quand tu fais chauffeur pour des gus et vice-versa ?

– Ouais, c'est plus ou moins ça Tony.

– Encore une idée de merde ça. Ce n'est pas demain la veille que je prendrai dans ma caisse des putains de branleurs cradingues qui puent le shit pour les trimballer je ne sais où.

– Les temps changent Tony. C'est pour moins polluer la planète.

– J'emmerde la planète et tous ces connards d'écolos de merde Moulinet ! Qu'ils aillent se faire foutre, eux et toute leur famille avec. Prends plutôt des céréales au lieu de dire des conneries, tu vas avoir besoin de forces ma grosse. Ça vide de se faire couper un doigt.

Ma gorge était aussi serrée qu'un anus de poule. Si tant est, bien sûr, que vous ayez déjà foutu votre doigt dans le fion d'un poulet. Bref, j'avais beaucoup de mal à déglutir et je savais très bien que si j'avalais ne serait-ce qu'une seule cuillerée de ces céréales, j'allais tout gerber sur son tapis design signé par je ne sais quel connard branché, et ma facture allait encore s'alourdir.

– Tu n'aurais pas plutôt un verre Tony ?



– De l’alcool ? Au p’tit déj Moulinos !? Tu dois sacrément avoir les foies mon salaud. Détends-toi mon canard, tu ne vas pas mourir aujourd’hui. Tu vas juste perdre un doigt pour ton manque de respect et de ponctualité. Rien de grave. Tu connais le règlement Mouli-Mouli.

Il fit signe à son bras droit de me filer la boutanche de whisky qui était dans le bar. Après m’être jeté deux verres bien tassés derrière la cravate, je coupai court à toute cette mise en scène qui commençait à me fatiguer.

– Vas-y Tony, prends ton putain de sécateur et coupe-moi le petit doigt de la main gauche qu’on en finisse. Je suis crevé. Je te promets de t’apporter la thune à la fin de la semaine prochaine.

– Doucement Moulinos, ça se fait pas comme ça, c’est tout un art de couper un doigt. J’ai étudié ça de près, fais-moi confiance. Tu ne voudrais pas te vider de ton sang comme un porcelet sur mon tapis Valentino Scampinati à vingt mille le mètre carré ? Je dois sectionner à des endroits bien précis. Le but n’est pas que tu crèves, le but c’est que tu aies suffisamment les foies pour que tu me ramènes ma thune dans les délais Moulinet. Alors laisse-moi terminer mes céréales et ensuite je te coupe le doigt. Ressers-lui un verre toi au lieu de rester piqué là comme un abruti !

« Tout un art », ce type avait vraiment un hamster en roue libre qui lui courait dans la tronche. Il termina tranquillement ses foutues céréales et ordonna à son bras droit de sortir du bureau et de nous laisser seuls. Le type rechigna, mais quand il prit la boîte de céréales en pleine tronche sous les hurlements hystériques de son patron, il n’insista pas et nous laissa.

– Putain de personnel de merde ! Toujours à discuter mes ordres bordel de merde ! Putain ça me rend dingue ça !

Il se leva pour aller verrouiller la porte avant de venir s’asseoir à côté de moi. Ça ne lui ressemblait pas du tout. Qu’est-ce que ce taré troisième dan préparait ?

– Écoute bien ce que je vais te dire Moulinetos parce que je ne le répèterai pas d’accord ? Alors ouvre bien grands tes entonnoirs à musique. J’imagine que tu es

au courant que gros Bob a définitivement soufflé sa bougie hier après-midi dans le métro ?

Évidemment que j'étais au courant. Quel abruti ce Barazano ! C'était « l'événement » people chez les truands de Lyon. Comment ne pas savoir que le comptable de Balthazar Salisse, le plus gros caïd et trafiquant de la région, avait rendu ses clefs à Saint Pierre en signant son solde de tout compte ? Cependant ce que je ne comprenais pas c'est ce que je venais faire dans la ratatouille.

– En effet Tony je suis au courant, mais j'ai du mal à te suivre, je ne vois pas le rapport avec ce que je te dois ?

– Tu vas comprendre Moulinoche. Ce que tu ne sais pas c'est que le gros Bob allait refiler aux poulets une clef USB contenant toute la comptabilité de Salisse, tous ses petits secrets ainsi que tout un tas d'informations très intéressantes pour quelqu'un qui saurait les exploiter correctement, si tu vois de qui je veux parler. Seulement cette foutue clef a disparu ! Et tu vas la retrouver discrètement pour moi parce qu'évidemment je dois y être mentionné et je ne voudrais surtout pas que les poulets apprennent des trucs qui ne les regardent pas, si tu vois toujours ce que je veux dire Moule-Moule ?

– Je vois toujours ce que tu veux dire Tony mais demande à tes hommes de le faire.

Il s'est levé d'un bond comme si on lui avait piqué le cul au fer rouge.

– Ce ne sont pas leurs affaires Moulinet ! Et tu as intérêt à fermer ta grande gueule ! Ce ne sont que des putains de chiens de garde qui ne seraient même pas capables de trouver leur bite dans leur calcif si des putes leurs demandaient de la sortir.

Il se rassit en souriant et se radoucît aussi vite qu'il s'était mis à hurler. Un vrai barjo !

– Ce ne sont pas des fins limiers comme toi et la dangereuse Ravinsky. Rappelez-moi cette clef en toute discrétion et moi, grand seigneur, j'efface ta dette et je vous file même une rallonge de dix mille E en cash, histoire que tu ailles prendre un

peu le soleil aux caraïbes sur mon Yacht. T'es pâle comme un foutu cadavre Moulinet. Tu as besoin de vacances ma grosse. Qu'est-ce que tu penses de ma proposition Moulinette à viande ?

Ce que j'en pensais ? J'en pensais que Barazano avait flairé la bonne affaire. Une fois que le prince du sécateur serait en possession de toutes les infos qui sont sur cette clef, il ferait liquider Balthazar Salisse et deviendrait naturellement le nouveau Boss de la ville. C'est pour ça qu'il ne voulait pas que ses hommes se chargent de retrouver cette foutue clef. Il savait très bien qu'ils le feraient dessouder sans scrupule pour prendre sa place. Quand le trône est libre il y a toujours un tas de cafards qui tournent autour en s'entretenant pour monter dessus. Le truc c'est qu'il y en a toujours un plus gros et plus vorace que les autres pour vous bouffer la gueule.

Je n'avais vraiment pas envie de tremper dans des affaires de drogue, et en même temps je ne voyais pas comment je pouvais rembourser quinze mille boules en une semaine et je tenais vraiment à garder tous mes doigts attachés au bout de mes mains. Ce salopard m'avait coincé. J'n'avais pas d'autre choix que de retrouver cette clef USB qu'un paquet d'enfoirés comme Barazano, Salisse, les poulets et allez savoir qui d'autre devaient également rechercher activement. Je sentis que le train des emmerdes venait brusquement de changer de direction pour venir foutre le bordel dans ma vie pépère de détective privé de seconde zone. J'ai soupiré longuement en secouant la tête.

– Ça marche Tony, je vais retrouver cette clef.

– À la bonne heure ma couille, tu deviens raisonnable !

– Mais avant ça Tony, explique-moi pourquoi gros Bob voulait balancer Salisse aux poulets après tant d'années de bons et loyaux services, y a un truc qui colle pas dans cette histoire. Il savait très bien qu'en faisant ça il signait son arrêt de mort.

– J'vais t'expliquer tout ça Mouli-Mouli, ressers-toi un verre.

## **Comment le gros Bob a claqué dans le métro et pourquoi il voulait se venger en balançant son patron aux condés.**

Contrairement à tout ce que le milieu pensait, ce n'était pas un plomb qui avait envoyé le gros Bob prendre le thé chez Satan, mais ce bon vieux cholestérol. Si vous mangez n'importe quoi toute votre foutue vie en avalant de l'alcool comme un siphon de baignoire et qu'en plus vous ne faites jamais de sport, et bien un jour ou l'autre vos artères se boucheront comme le périph à l'heure de pointe et ce sera l'infarctus. S'il y a un défibrillateur pas trop loin de vous et que le gus qui s'en sert n'est pas le dernier des manches, on vous ramènera peut-être à la vie sans trop de séquelles ou comme un légume qui bavera tout le reste de sa vie merdique. En revanche, s'il n'y a pas de défibrillateur ou qu'il a été vandalisé par une bande de trous du cul bourrés comme des mousquets pour un enterrement de vie de garçon à la con, vous pouvez être certain de claquer en moins de cinq minutes dans d'atroces souffrances en regrettant de ne pas avoir bouffé cinq fruits et légumes par jour. Votre âme ira griller comme une gambas sur la plancha de Satan ou, si vous n'avez vraiment rien à vous reprocher, même pas un petit joint, elle filera directement se faire câliner sur les genoux de Jésus. L'âme putride et maléfique du gros Bob s'était difficilement extirpée du gros corps mou et flasque qui lui servait de réceptacle et avait filé directement en enfer pour brûler en compagnie d'une brochette de salopards, tous aussi innocents les uns que les autres, à en croire leurs avocats respectifs qui grillaient à côté d'eux.

Le gros Bob était le comptable en chef de Balthazar Salisse, le baron lyonnais de la drogue surnommé « l'acupuncteur ». Un cinglé, catégorie poids lourd, qui avait fait sa réputation en noyant des mecs, enfermés vivants dans des sacs en toile bourrés de briques qu'il avait ensuite balancés en se marrant dans un lac à la sortie

de la ville. A côté de lui, Tony Barazano et son sécateur en or passaient pour un voleur à l'étalage tout juste bon à détrousser les vieilles. Les activités criminelles de Salisse étaient aussi florissantes que diversifiées. Trafics de drogue, d'organes, d'humains, braquages, extorsion, prostitution... Une vraie multinationale du crime, dirigée d'une main de fer dans un gant d'acier par un psychopathe intelligent, rusé, sans scrupule et sans aucune empathie envers aucun être vivant sur cette planète, les plus dangereux ! Cela faisait maintenant dix piges que Salisse régnait sur Lyon et la région et dix piges que les poulets essayaient de le coincer sans jamais y parvenir, faute de preuves ou de témoins. Témoins qui disparaissaient mystérieusement la veille des procès ou perdaient subitement la mémoire ou leur langue, et pas au sens figuré. Alors même si ce cinglé décoré de l'ordre des barjots professionnels n'était pas Al Capone en personne, mieux valait ne jamais avoir à faire à lui. Ce maboul, qui aurait dû être enfermé chez les dingues depuis longtemps, séquestrait ses ennemis dans son « cabinet » où il s'adonnait à sa passion de l'acupuncture avec une putain de cloueuse électrique Bosch qu'il maniait apparemment comme un maestro. Les types qui passaient entre ses pognes crachaient autant d'infos merdiques à la minute que BFM TV.

Mais revenons au gros Bob. Il faut être honnête, ce n'était une perte pour personne et personne n'allait pleurer cette merde répugnante à classer dans la catégorie « activement recherché par l'asile ». Ce type qui respirait plus de coke que d'oxygène répandait la terreur partout où il passait. Son truc, c'était de se faire fouetter le cul par des michetonneuses en fin de parcours qui lui marchaient sur les burnes en l'insultant. Paye ta passion Léon. Ce tordu dégénéré, poudré comme un vicomte à la cour de Versailles, aurait dû également être enfermé chez les ouf dans la même cellule que son boss, juste à côté de celle de Tony Barazano, le tiercé gagnant ! Ce pachyderme gélatineux de gros Bob ne se déplaçait jamais sans sa garde rapprochée, composée de son petit frère Samy qui assurait sa sécurité et de Hans Kruger, son colossale chauffeur, qui conduisait la tristement célèbre Jaguar bleu nuit connue sous le nom de « Limace Lyonnaise ». Donc, cette

grosse baleine libidineuse, qui m'avait toujours fait penser à Jabba le Hutt dans Star Wars, avait un don, il savait manipuler les chiffres comme un mauvais génie. Ce maestro des chiffres, gangréné par le vice et le mal, était capable de vous changer du fric tellement dégueulasse que vous auriez eu des nausées rien qu'en le regardant en un blé aussi propre que celui de la quête après la messe où il se rendait tous les dimanches d'ailleurs. Parce qu'en plus, tenez-vous bien à vos caleçons, Saint gros Bob était un chrétien pratiquant. Le mec passait son temps à nettoyer du fric qui puait la came, la misère et la prostitution mais allait prier à l'église pour le salut de son âme en laissant toujours de gros biftons dans la panier de la quête pour les besoins du culte. Ça m'avait toujours fait marrer ces ordures en costard qui allaient prier à l'église avec les familles catho lyonnaises. Comment expliquer à ces mères de famille respectables que la main qu'elles serraient à la sortie de la messe avait tripoté des culs vérolés de prostituées une heure plus tôt. C'était à crever de rire.

Cela faisait donc maintenant plus de dix piges que le gros Bob nettoyait le pognon de Salisse en échange de très grosses rémunérations lui permettant d'assouvir tous ses vices de dégénéré sans regarder à la dépense. Un bon comptable dans le milieu du crime c'est comme un bon chimiste dans celui de la drogue. Quand vous tenez un futé vous le payez grassement pour qu'il reste chez vous et n'aille pas se vendre à la concurrence avec tous vos foutus secrets.

Le mariage entre Salisse et le gros Bob fonctionna à la perfection jusqu'au jour où Samy, le frère du gros Bob, pris d'une soudaine envie d'émancipation, étouffa dix kilos de farine au caïd. Le jeune frerot qui avait toujours préféré la compagnie des hommes à celle des femmes avait décidé de se faire un peu de monnaie facile afin de fuir avec son compagnon le milieu homophobe et peu tolérant des truands. Pour sa sécurité et celle de son amant, avec lequel il s'était marié en toute discrétion et dans la plus stricte intimité, Samy n'avait jamais révélé au gros Bob son identité. Les deux tourtereaux se retrouvaient dans un appartement qu'ils louaient sous un faux nom dans une commune voisine. Ils avaient décidé de tout

plaquer pour aller vivre leur amour au grand jour dans un environnement moins toxique et plus indulgent. Même si ce n'était pas ce qu'il aurait fallu faire, croyez-moi c'était mieux ainsi. Parce que si le gros Bob avait su avec qui son petit frère jouait au bilboquet, qui sait ce que ce dévissé du bocal aurait pu lui faire. Ce bibendum n'avait jamais encaissé l'homosexualité de son frère, qui aurait pu lui coûter sa place dans le milieu du crime, mais il faisait avec. Il avait juré sur le lit de mort de leur mère de toujours s'occuper du petit frère « différent ». Ce psychopathe sans traitement médicamenteux, qui respirait la coke plus vite qu'un foutu Dyson, trouvait normal de faire des trucs innommables à des prostituées ou à des gamines d'à peine quinze piges, mais aimer simplement un autre homme était pour lui un truc inconcevable et contre nature.

Donc à environ soixante-dix balles le gramme de reniflette dans la rue, Samy avait engourdi pas moins de sept-cent-mille euros à Salisse. Pas de quoi faire boiter le patron vous allez me dire, mais suffisamment pour l'agacer un tantinet et coller un contrat sur la tronche du frérot qui avait mis les bouts avec sa poudre de perlimpinpin. Malheureusement il n'a pas été bien loin. Samy a été balancé par un homophobe ambitieux qui désirait prendre du galon au sein de l'organisation de Salisse tout en se débarrassant du même coup d'un pédé. « Gagnant-Gagnant », comme il avait dit à Salisse en se marrant. Le gros Bob supplia son boss, à genoux, d'épargner son petit frère en lui proposant de régler la facture en plus de restituer, bien évidemment, les dix kilos de coco. Ce qui faisait un bénéfice net d'un million-quatre-cent mille euros pour Salisse qui accepta le deal et passa l'éponge, au grand soulagement du gros Bob.

Malheureusement trois jours plus tard, on retrouva le pauvre Samy cloué comme un Jésus sur la porte d'une grange dans la campagne lyonnaise. Salisse jura au gros Bob, les deux mains sur la bible de sa sainte mère, qu'il n'y était pour rien et accusa le clan des Albanais qui voulait foutre la merde, mais personne n'était dupe. Tout le milieu savait très bien que Samy devait y passer pour l'exemple, afin d'asseoir l'autorité de Salisse et de montrer que le boss avait encore la rage

et ne souffrait d'aucune faiblesse d'aucune sorte et encore moins de compassion. Les affaires sont les affaires. Anéanti par la mort violente de son petit frère, fou de rage et de chagrin, défoncé à la coke et à l'alcool, le gros Bob qui n'était pas non plus le dernier des abrutis savait parfaitement que c'était Salisse qui avait donné l'ordre de l'exécuter. C'est donc comme ça, assis à poil en tailleur au milieu de son salon, avec son MacBook Air sur les genoux, le pif dans un bol de bicarbonate et fouetté par une prostituée qui aurait déjà dû être à la retraite depuis très longtemps, que le gros Bob eut l'idée de se venger en balançant aux flics toute la comptabilité de Salisse sur une clef USB. Il y fourra autant d'infos qu'on peut fourrer de marrons dans le cul d'une dinde. Les trafics de drogue, les lieux de livraison, de réception, le nom des fournisseurs, des intermédiaires, les tarifs, les revendeurs, les secteurs, les trafics d'armes, d'humains, les extorsions, la prostitution, où et comment il blanchissait l'argent et en cadeau bonus tous les comptes offshore du caïd, légaux ou pas, éparpillés à travers toute la planète dans des banques peu scrupuleuses. Il donna ensuite rendez-vous aux poulets dans une station de métro du centre -ville, en pleine après-midi pour être en sécurité dans la foule, mais le rencard tourna vinaigre. C'est là qu'il se paya sa crise cardiaque foudroyante juste avant d'avoir pu remettre la clef à la flicaille qui l'attendait trois couloirs plus loin. Les flics eurent beau se pointer en quatrième vitesse pour fouiller sa dépouille et récupérer la clef, ils arrivèrent trop tard. Une bande de jeunes pickpockets particulièrement efficaces, qui opéraient ce jour-là dans la station, avaient fait les poches du mafieux juste avant l'arrivée de la maison poulaga.

Les gamins avaient touché le jackpot car le gros Bob avait toujours sur lui des liasses de biftons, aussi épaisses que des plaques de marbre, coincées dans son horrible pince à billets en forme de crocodile avec des yeux en diamants. Les gosses l'avaient vendangé comme une foutue vigne. Ils lui avaient étouffé son horrible chevalière en or massif, sa gourmette aussi lourde qu'une chaîne de bateau, sa montre en diamants tape à l'œil, son téléphone plaqué or mais surtout



la fameuse clef USB aussi dangereuse qu'une bombe atomique entre les mains d'un dictateur soupe au lait.

Les merdeux avaient peut-être touché le gros lot mais ils venaient également de lancer à leurs troupes une équipe de fous furieux prêts à tout pour récupérer cette clef qui valait des millions pour certains et la perpétuité pour les autres.